



À LIRE - À DÉCOUVRIR

Massia Pougatch

Le cinéma, un art de combat!

L'engagement de Léo Kaneman pour les droits humains

Slatkine, 2024
 176 pages, frs 27.30



La page de couverture aurait dû plutôt présenter un portrait du beau Léo Kaneman, militant toujours pacifiquement contre les désordres du monde, surtout grâce à des projections de films engagés.

Sa vie est très représentative du foisonnement intellectuel et des grands changements sociaux traversés par la génération née durant la guerre. C'est sa femme Massia Pougatch qui écrit le récit de sa vie, adoptant le «je».

Léon est né à Paris au début de la deuxième guerre mondiale. Il n'a jamais connu son père arrêté six mois avant sa naissance, en tant que Juif polonais, et envoyé vers les camps de la mort.

Il a d'abord vécu caché par des paysans généreux dans le Berry, puis dans une maison d'accueil d'orphelins juifs, avant de pouvoir rejoindre sa mère, couturière, peinant à élever seule ses deux enfants.

Son enfance est pauvre, mais embellie par la passion du cinéma, transmise par sa mère, et les copains du quartier. Adolescent, il danse et écoute du jazz dans les cabarets de Saint-Germain-des-Prés, fréquentés par les intellectuels. Léo a une magnifique capacité de bondir vers les opportunités d'enrichir sa vie et de la rendre plus exaltante, tout en s'engageant à fond pour ses idéaux.

A vingt ans, il part dans un kibboutz en Israël pour vivre concrètement son idéal sioniste, et il y rencontre sa femme, elle aussi issue d'une famille juive polonaise, mais la violence des rapports des Israéliens envers les Palestiniens le choque et il décide de s'installer dans le pays d'accueil de sa femme, à Genève.

Il débarque en pleine période soixante-huitarde et vit intensément les années de changements dans le milieu étudiant.

Simple ouvrier tapissier, il saisit la chance de l'ouverture de l'Université aux «sans matu» pour y faire des études, ainsi que Massia, et devient même prof à l'Ecole d'architecture.

Puis il ose le pas d'entrer dans le milieu de sa passion, le cinéma, d'abord par la petite porte, en tenant le bar du CAC Voltaire, puis développe ses propres conceptions du 7ème art dans l'enseignement, l'écriture et la réalisation.

Riche de ces expériences, il crée deux festivals internationaux de cinéma, le GIFF et le FIFDH. Il crée ainsi des occasions de rencontres et des ponts entre organisations, artistes et militants et enrichit considérablement la vie culturelle de Genève. Genève qui lui témoigne sa reconnaissance en 2019.



Ludivine Ribeiro

Ma mère en toutes choses

Un livre de deuil et de consolation

Editions Arléa, 2023
 264 pages, frs 34.20



Ludivine Ribeiro adorait sa mère et n'arrive pas à se remettre de sa perte, c'est pourquoi elle écrit pour la retrouver à travers les choses de sa vie.

La petite paysanne allemande qui a épousé un diplomate indien a traversé de lourdes épreuves en perdant deux enfants, mais elle a toujours gardé une créativité, une originalité et un cœur ouvert extraordinaires, qui ont beaucoup marqué sa fille. Rien n'est impossible, lui a-t-elle appris.

Et Ludivine écrit: «Encore aujourd'hui sa force est en moi. Je peux tout faire, passer au papier de verre une Mini orange pour la repeindre en bleu. Lancer un magazine. Jouer L'étude révolutionnaire de Chopin sans connaître le solfège. Apprendre le russe pour lire Tchekhov. Publier des livres. Et même survivre à la mort de ma mère».

Le bricolage artistique, la musique, la littérature, le cinéma, ce que sa mère aimait est passé en elle. Et de toutes ces petites choses qui la constituaient, dont elle dresse les listes de «ce qu'elle aimait»:

- les meubles en rotin
- les films de Fellini
- le mascara bleu marine
- les dictionnaires
- les biscuits très dur à l'anis

Chaque évocation d'objet la maintient encore un peu en vie et la rend plus chère. Je prends ce livre lorsque je suis envahie par le blues de la perte de l'être cher.

Maryelle Budry